

PARAGRAPHES

Le marcheur des Amériques

Mélanges offerts à Pierre Nepveu



sous la direction de

Marie-Andrée Beaudet et Karim Larose



TPARAGRAPHES

est la collection des publications du Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal

Responsable de la publication : Andrea Oberhuber
Courriel : paragraphes@umontreal.ca

Commandes postales

Librairie de l'Université de Montréal
Université de Montréal
C.P. 6128, succursale Centre-ville, Montréal (Québec), H3C 3J7
Tél. : 1-514-343-7362
Courriel : librairie@umontreal.ca

En dépôt à la

Librairie de l'Université de Montréal, 3200 rue Jean-Brillant, Montréal

ISBN : 978-2-921447-22-5

ISSN : 0843-5235

Tous droits de reproduction et de traduction réservés ©

1^{ère} éd. Dépôt légal – 3^e trimestre 2010 – Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) – Bibliothèque et Archives Canada (BAC) – Bibliothèque nationale de France (BnF)

Révision :
Fanny Larivière
Andrea Oberhuber

Couverture :
Clément de Gaulejac

Illustration :
Renée Lavaillante
Qui sait comment toucher le sol, 2002
crayon gras au bout d'une baguette, sur géofilm
20 x 27 cm
Copyright Renée Lavaillante

Achévé d'imprimer en août 2010
chez Marquis Imprimeur
à Cap Saint-Ignace, Québec

TABLE DES MATIÈRES

Présentation	7
Lire l'Amérique	11
Gilles Marcotte	13
Pierre Nepveu et l'autre Amérique	
Ginette Michaud	23
« <i>Moi le voyageur inconnu...</i> »	
Les Amériques intérieures de Pierre Nepveu	
Pierre Anctil	45
De Tur Malka au mont Royal : le poème yiddish montréalais	
Jean Morency	63
Les lectures acadiennes (et américaines) de Pierre Nepveu	
Jean-Philippe Warren	75
L'équilibriste	
Monique La Rue	97
Reconnaissance	
Le poète et ses lieux	105
Robert Melançon	107
Portrait du poète jeune	
Laurent Mailhot	119
<i>Le sens du soleil</i> : géographie du voyage	
Pierre Popovic	133
La dimension politique du soleil	

Élisabeth Nardout-Lafarge Voix de femmes	145
Pierre Ouellet Rase campagne	159
Benoît Melançon Hendécasyllabe sportif	173
François Paré Humanisme et sérénité dans la poésie de Pierre Nepveu	181
Hélène Dorion La lumière des lieux	197
L'amoureux des langues	201
Judith Woodsworth Histoire d'une traduction	203
Pierre Nepveu Les verbes majeurs	215
Judith Cowan Major Verbs	216
Silvia Pratt Los verbos primordiales	217
Flavio Aguiar Os verbos principais	218
Liana Nissim I verbi principali	219

Compagnonnages poétiques	221
Jacques Brault Sans retour	223
Nicole Brossard Rome dans une pomme d'automne	225
Gilles Cyr Quatre poèmes	227
Louise Dupré Nuit	231
Benoît Jutras Étoile d'homme	237
Paul-Marie Lapointe écRiturEs	243
Dennis Lee Slipaway Grief Goodbye	249
Fernand Ouellette Le midi	253
David Solway Sestina : The Rose Garden	255
Louis-Jean Thibault Homme défilant dans le paysage	257
Élise Turcotte Poème pour une fuite	259

Hendécasyllabe sportif

Benoît Melançon
Université de Montréal

Poésie du corps que celle de Pierre Nepveu, a-t-on souvent dit, à juste titre. Cette écriture incarnée paraît pourtant, à première vue, peu sensible au discours sportif, lieu du corps par excellence. On y croise quelques « athlètes du plaisir fou » (« Sinon dormir », 1971), un nageur (« Agent-double », 1977), des « coureuses d'avenir » qui roulent des hanches (« Scénario pour un amour définitif », 1980), des « gardiens de but / statufiés » (« Sortie », 1997), « des jeunes garçons [qui] sautent les marches / sur leurs planches à roulettes » (« Le sourire des statues », 2002). Guère plus.

Le prosateur est un brin plus proluxe, qui s'intéresse à la course, au tennis, aux balles et ballons, et au golf (mais est-ce un sport ?).

L'homme, lui, ne cache pas son intérêt : « J'ai pratiqué au fil des années un grand nombre de jeux ou de sports, du vélo au ski de fond, du hockey au badminton, du football au bowling, bien que jamais de manière organisée et constante » (« De l'irrégularité et de l'aléatoire dans les sports de balle », 2000).

Mais encore ?

I

Hapax poétique : le poème « Match », publié dans *Voies rapides* en 1971, dit le football, son menu (« saucissons grillés et bière

chaude »), son « champ rectangulaire » et son chant (« dans la portée des lignes de craie »), les armées en présence et la violence des « hommes blindés », les « étreintes mâles » de la réussite « sur la pelouse de l'enjeu ». Il est fait de mouvements : « longs boulevards », « détours », « cache-cache », « vire-volte », « giclements d'herbe », « cerf rapide », « rafales », « crescendo des haleines », « galops désordonnés », « vols de fanions » – et « pas de course ».

II

Le roman *Des mondes peu habités* (1992) donne à voir et à entendre le quartier montréalais de Côte-des-Neiges et notamment un de ses parcs, le parc Kent (même s'il n'est jamais nommé). On y joue à la balle-molle et au tennis. C'est aussi là que Marc Melville, le voisin de Jérôme Roy, le personnage principal, fait son jogging, « le pied léger ». Au gré des jours, ce « bourreau de travail et de forme physique », ce « coureur frénétique », cet « étudiant fanatique » – synthétiquement, ce « coureur fanatique » – peut y croiser sur la piste ovale un « gros homme au train d'éléphant à bout de souffle », des adeptes chinois du taï chi « qui ne semblaient pas voir du tout le parc où ils se trouvaient » et de « grands jeunes hommes aux jambes musclées ».

Le même parc occupe le centre de l'article « Planète Kent » l'année suivante. Ses habitants sont maintenant, au fil des saisons, des adeptes de la balle-molle – « Je suis porté à croire que si le base-ball est américain, le soft-ball est québécois » – et de « curieux joueurs de hockey » – « Antillais et Asiatiques au patin rapide et aux feintes nerveuses ». Les Amériques rencontrent l'Asie : métissage assuré. Les « spectateurs venus des quatre coins du monde » sont chez eux, même s'ils « ne comprennent pas toutes les règles du jeu ».

III

Le poète et romancier est aussi professeur. Il n'hésite pas à publier dans le journal des étudiants de son département, *Le Pied*. En

2005, il y évoque un « fil d'arrivée » et les « injonctions / des amateurs de sport extrême ».

IV

Un animateur de télé interrogeait un jour Youri Djorkaeff, l'ex-milieu offensif de l'équipe de France de football – pas le football de « Match », un sport de pied différent –, sur ce qu'il aurait demandé à Dieu s'il avait eu la possibilité de Le rencontrer. « Un autre pied gauche », répondit-il. On peut supposer qu'il s'agissait d'un pied gauche différent de celui qu'il avait, plus performant que celui-ci, et non d'un deuxième (donc d'un troisième).

V

Certains ont le pied marin. D'autres ont le « pied patin », par exemple Guy Lafleur, si l'on en croit Michel-Wilbrod Bujold, l'auteur des *Hockeyeurs assassinés* (1997). On le croit.

VI

Le (co)anthologiste avait retenu, en 1980, « La patineuse » de Benjamin Sulte, dans *La poésie québécoise des origines à nos jours* : « Belle patineuse intrépide, / Glisse sur ton patin rapide, / Glisse, voltige et tourne encor ! » Dans les éditions de 1986 et de 2007, elle aura disparu, de même que « Le coureur » de Gérard Bessette, celui-ci « De la pointe des pieds jusques aux phalanges », celle-là « Sur [ses] deux lames d'acier ».

VII

Jérôme Roy, « père oublié » muré dans son « extrême solitude », reçoit un jour une lettre de sa fille Léa, qu'on lui a enlevée vingt ans plus tôt. Lui pourtant si coupé de la communication se surprend à pouvoir lui répondre : « Il écrivait, envers et contre tout, et il en était étonné (même si cela confirmait l'opinion de Jeanne Beaugrand

selon laquelle c'était comme la bicyclette ou le patin, une fois qu'on savait lire et écrire on ne redevenait plus jamais analphabète – mais enfin, lui faisait-il remarquer, il n'en était pas tout à fait là. »

VIII

L'hiver de Mira Christophe (1986) est un roman d'où la légèreté est la plus souvent absente, sauf pour une courte scène, pendant laquelle Albert et Jean-René patinent sur un lac. L'un et l'autre y prennent un considérable plaisir. Albert tombe, puis redémarre « à toute vitesse en poussant des hurlements de joie ». Jean-René se met « à siffloter des airs sans queue ni tête (un pot-pourri de mélodies inventées, de chansons entendues à la radio ou en version musak dans les super-marchés, une valse de Strauss et même, dans la plus totale incongruité, une ou deux mesures de l'hymne national soviétique) ». Le premier a chuté, mais pas le second, qui réussit à enjamber « une fissure particulièrement sournoise ». (*Enjamber* : verbe poétique.)

Que découvre alors Jean-René ? « Sans qu'il y ait pensé, un terme s'imposa avec évidence, qui n'appartenait pas à son vocabulaire normal et n'aurait suscité chez lui, en d'autres temps, qu'une dure ironie. *Grâce*. » Pour le dire autrement : « Il avait cessé de se battre, sans devenir insouciant. Deux ou trois enjambées d'avance sur sa propre tristesse. » (*Enjambées* : décidément.) Ce bonheur – car c'en est un –, il commence par s'en méfier : « De prime abord, quoi de plus ridicule que de patiner pour éprouver la grâce ? » Puis, il se rassure : « D'autres, c'est vrai, faisaient du jogging, dansaient dans les discothèques, s'achetaient des voitures-sport. Il se pencha davantage, poussa de toute la force de ses mollets. L'air froid lui brûlait les oreilles. Il ne ressentait aucune fatigue. C'était bon. Et cette clarté n'avait pas d'autre sens qu'elle-même. » Fin de l'épisode, et de l'état de grâce.

IX

Quel est le pied le plus célèbre du hockey canadien ? Les plus vieux s'en souviennent encore : en 1972, la « Série du siècle » opposait

les supposés amateurs bolcheviques à l'élite professionnelle de la Ligue nationale de hockey. Chauvins comme il se doit, les supporters canadiens étaient convaincus que leurs idoles n'allaient faire qu'une bouchée de leurs adversaires, ceux-ci prétendant d'ailleurs « être venus pour apprendre ». Ce devait être une conquête – sportive, politique, socioculturelle, militaire – sans précédent. La désillusion fut de taille devant l'excellence des joueurs de l'Union soviétique, plus rapides, mieux entraînés et jouant davantage en équipe que leurs vis-à-vis, même si le résultat tourna, *in extremis*, au bénéfice des Nord-Américains. Pour sauver l'honneur, un joueur canadien eut la subtile idée de sortir du jeu une des étoiles russes : l'édenté Bobby Clarke cassa d'un coup de bâton la cheville de Valary Kharlamov.

Les romanciers hockeyistiques ne manquent pas d'évoquer ce coup (Roy MacGregor, *The Last Season*, 1983), ni les historiens de la série (Lawrence Martin, *The Red Machine*, 1990). Des poètes ont aussi chanté ce bris, de chaque côté du mur linguistique.

« The Hockey Fan », dans le poème du même titre de Robert Currie (*Losers First*, 1999), croit que c'est un instructeur de l'équipe canadienne, John Ferguson, qui a demandé à Clark, « *all piss and vinegar / will and skill* », de s'en prendre à Kharlamov (« *Break his effing ankle* »). Il remercie Clark de son geste, car l'honneur canadien est sauf : « *You ask me, he did exactly what he had to do.* »

Bernard Pozier, dans le poème « Génétique 1 » de son recueil *Les poètes chanteront ce but* (1991), livre le portrait composite de son joueur par excellence. Il réserve une place de choix aux joueurs des Canadiens de Montréal : il voudrait que son joueur idéal eût « les feintes de Denis Savard », « la frappe de Guy Lafleur », « l'élégance de Jean Béliveau », « le caractère de Pierre Larouche » et « le feu des yeux de Maurice Richard ». Pozier aime aussi « la vision périphérique de Wayne Gretzky », « les facéties de Phil Esposito » et « le sourire de Vladimir Petrov ». Il se souvient enfin des « chevilles de Valary Kharlamov ». Chez lui, elles sont intactes. La poésie refait le monde.

X

Le 21 avril 2008, en troisième période du sixième match éliminatoire qui opposait son équipe aux Flyers de Philadelphie, un joueur d'origine russe, Alex Ovechkin, des Capitals de Washington, marqua un but à la suite d'une échappée. Ce n'était ni le premier ni le dernier de sa carrière. Pourquoi retenir celui-là ? Parce que, s'approchant de Martin Biron, le gardien adverse, il a soulevé le pied gauche, avant de le déjouer. Devant plusieurs milliers de personnes, alors que son équipe fait face à l'élimination, sur une séquence de jeu qui ne dure que quelques secondes, Ovechkin a la présence d'esprit de faire un geste parfaitement imprévisible : non plus accélérer en poussant sur son patin, mais ralentir. De la suspension comme grand art.

XI

*Les arbres du golf
flambent une fois de plus
dans le petit matin riche en pelouses*
« Bêtes nocturnes », 2002

Mais il n'y a pas que la « glace électrique » (« Histoire de neige », 1997) dans la vie. Pierre Nepveu s'intéresse aussi aux balles et ballons.

Le poète de *Romans-fleuves* (2002) y est particulièrement sensible, dans trois textes, « Persévérance », « Sortie » et « Enfance » – « comme un enfant / au bord de la raison hésite / à perdre son chaos / de peurs et de jeux / ronds comme des balles / qui roulent au soleil ».

Sans compter les multiples allusions contenues dans *Des mondes peu habités*, le prosateur leur consacre deux textes : une partie du chapitre « L'énergie des formes » dans *L'écologie du réel* (1988); un article complet, « De l'irrégularité et de l'aléatoire dans les sports de balle », dans le dossier de la revue *Mæbius* intitulé « Le sport » (2000).

Dans « L'énergie des formes », le critique s'intéresse au rôle joué par le tennis dans le roman *Les grandes marées* de Jacques Poulin

(1978). Ce sport est ramené à trois de ses aspects : la dépense d'énergie musculaire ; la surface de jeu (« Quoi de plus civilisé qu'un court de tennis ? Quoi de plus purement ludique et de peu signifant ? ») ; la balle. Teddy Bear, le personnage principal de Poulin, suivant en cela les conseils du grand Bill Tilden, se donne pour mission de « visualiser » celle-ci. Voilà une des incarnations du « ritualisme » mis au jour dans *L'écologie du réel* : « Chaque geste entourant cet exercice est soigneusement codé, selon un ordre séquentiel imperturbable [...]. » Conclusion ? Le tennis serait une allégorie de l'écriture.

L'allégorie est précisément la même en 2000, s'agissant du golf : « aucun sport ne m'a donné autant de plaisir durable que le golf, et aucun à mon avis ne se rapproche davantage de l'écriture ». Dans un cas comme dans l'autre, il y a rituel, non-adéquation de l'effort et du résultat, et imprévisibilité ; les « moments de grâce » sont « relativement peu nombreux », cette « grâce qui rend les choses infiniment légères et faciles ». Mais le golf est-il un sport ? L'inconditionnel qu'est Pierre Nepveu paraît formel – « Bien que trop d'intellectuels n'aient pour ce vieux jeu écossais que le plus profond mépris, quel art total que le golf ! » –, mais il est trahi par son vocabulaire (« jeu », « art »). Et plus loin : « ce rythme intime [...] est la caractéristique la plus singulière de ce jeu où l'on joue effectivement très peu, puisque le plus clair du temps se passe à marcher, à attendre, à se préparer, à penser ». *Jeu*, encore, où l'on *marche*. Il n'y a rien à ajouter.

Chez Pierre Nepveu, le sport, alors que le poète et le prosateur sont d'évidence bien informés, est souvent le lieu de la négativité. On reste « sourd aux injonctions / des amateurs de sport extrême ». Marc Melville, lui qui courait « à perdre haleine, pour [s']oxygéner l'esprit », se suicide. Patiner paraît « ridicule », du moins « de prime abord ». Un court de tennis serait « peu signifant ». Le golf est un jeu « où l'on joue [...] très peu ». Pourtant, la pratique sportive rend heureux les joueurs et les spectateurs de « Match », de même que Youri Djorkaëff, Guy Lafleur, Alex Ovechkin, Albert, Jean-René et Teddy Bear – et

Pierre Nepveu lui-même. (Pour Valary Kharlamov et Bobby Clark, c'est selon.) Pourquoi alors se méfier du sport ? Parce que c'est l'avortement programmé qui fait de lui ce qu'il est : « le sport est toujours fondamentalement un lieu de ratage et d'échec appréhendés et consommés, une expérience radicale de l'irrégularité de l'esprit et du corps humains » (« De l'irrégularité et de l'aléatoire dans les sports de balle », 2000). Sans catastrophe, pas de plaisir – ni de littérature.